

On est frappé par la fulgurance de la vie de Jean-Paul de Dadelsen, véritable « héros des temps modernes », comme le désigne son neveu Éric de Dadelsen, rencontré lundi 4 février 2019, à l'occasion de son passage en Alsace pour la présentation de sa création théâtrale *L'Homme invisible*, d'après H.G. Wells, au Festival Momix de Kingersheim. Jean-Paul de Dadelsen est en effet un homme d'action, par son engagement inconditionnel, entre autres, sur le plan européen (il sera le bras droit de Jean Monnet), mais aussi en tant que « citoyen du monde », à la faveur de lointains voyages.

Ses écrits journalistiques, ses « causeries du vendredi » à la B.B.C., nourrissent vraisemblablement de façon continue son écriture poétique, qui, malgré des années de silence, puise son inspiration à la fois dans le réel, le concret, et son intériorité. Sa poésie est avant tout introspection et parole. Il ne veut en aucun cas être « un littéraire », un écrivain qui sacrifierait tout à la beauté formelle de l'écriture. Il semblerait que, même s'il n'a pas la foi du charbonnier, la théologie luthérienne soit à l'origine de sa « liberté d'être homme », c'est-à-dire « imparfait » et « partiel », qu'il revendique dans son écriture. Un homme de chair, sensuel, avec ses contradictions et ses doutes. Il sera également attiré par le bouddhisme.

S'il se reconnaît Alsacien, le dialecte reste cependant un patois local dans cette famille bourgeoise où le français contribue à l'affirmation sociale et domine au quotidien... On ne peut donc pas parler de véritable bilinguisme chez Dadelsen. Petite anecdote : Il semblait préférer le sundgauvien de Nathan Katz, dont il traduira des poèmes dans sa jeunesse à Hirsingue, au bas-rhinois de Muttersholtz. En tant que poète, il rend l'Alsace universelle à travers ses images évocatrices du Ried, les métaphores bibliques qui émaillent ses vers. La langue allemande reste, quant à elle, la langue du culte. Celle aussi du *Sturm und Drang* ; des Romantiques qu'il traduit parfaitement. Il est d'autant plus surprenant qu'il n'ait écrit de poèmes ni en allemand, ni en alémanique, alors qu'il est agrégé d'allemand (et premier au concours !) et qu'il écrira de la poésie en anglais, culture dont il se fera le médiateur en Europe. Il aime le théâtre, notamment élisabéthain. Dylan Thomas semble l'avoir particulièrement inspiré. Il baigne aussi, depuis son plus jeune âge, dans la musique (Bach), qui aura une influence déterminante sur le rythme de son écriture poétique.

La mort de sa mère, dont il était, semble-t-il, le fils aimé et avec qui il entretenait un lien très fusionnel – tout en partageant une belle complicité avec son frère, le père d'Éric de Dadelsen, qui choisira d'être pasteur pour fonder une famille – cette mort aurait en quelque sorte annoncé la sienne, deux ans plus tard, à quarante-quatre ans, d'une tumeur au cerveau également.

C'est au cœur de l'Europe, à Zurich où il s'était installé, que sa poésie récolte les meilleurs fruits de son introspection imposée par la maladie et l'imminence de la mort. Elle devient alors plus intime, quasi orale. Ses derniers poèmes sont parmi les plus émouvants : ils posent davantage de questions qu'ils n'appellent de réponses.

Éric de Dadelsen confiera que, même s'il ne l'a pas connu (il n'avait que trois ans lors du décès de son oncle), ce dernier lui aurait prédit qu'il était né sous une bonne étoile : il découvrirait lui aussi, très tôt, le don de la parole vivante, qui fait de lui un talentueux dramaturge, avec une centaine de mises en scène très variées à son actif.



L'Obermatt vers Oberhoffen. Vue des remparts de l'église protestante à Bischwiller.
Lundi 20 juillet 1953, 15 heures.
Photographie de Claude Vigée.